



**HAL**  
open science

# La présence animale dans la matière troyenne de la fin du Moyen Age : Homère et les historiens castillans du XVème siècle

Frédéric Alchalabi

► **To cite this version:**

Frédéric Alchalabi. La présence animale dans la matière troyenne de la fin du Moyen Age : Homère et les historiens castillans du XVème siècle. Le bestiaire., Oct 2009, France. halshs-00608863

**HAL Id: halshs-00608863**

**<https://shs.hal.science/halshs-00608863>**

Submitted on 15 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La présence animale dans la matière troyenne de la fin du Moyen Age : Homère et les historiens castillans du XVème siècle

Les lecteurs du Moyen Age recevaient avec intérêt et curiosité les récits que les historiens leur faisaient de la destruction de Troie. Pour eux, les faits relatés étaient authentiques, sûrs et admirables. Nous retrouvons d'ailleurs la confirmation *concrète* de l'engouement sans borne des lecteurs médiévaux pour la matière troyenne sur deux sépultures du XIème siècle. Les tombes de Guillem de Berenguer et de Sancho el fuerte comportent, en effet, deux épitaphes qui comparent les défunts à Pâris, Achille et Hector<sup>1</sup>.

Il s'agit bien d'histoire, d'une histoire exemplaire, dont ne semblait pas douter le pourtant sévère Fernán Pérez de Guzmán qui se méfiait des chroniques trop fictives et légères, c'est-à-dire non avérées et fantaisistes selon lui, comme en témoigne sa condamnation de la *Crónica Sarracina* de Pedro de Corral, qu'il abhorrait<sup>2</sup>. A la toute fin du XVème siècle, cependant, Garcí Rodríguez de Montalvo fera preuve de plus de scepticisme lui qui déclare, dans le prologue d'*Amadís de Gaula*, que Troie a certainement existé mais qui par ailleurs lit les histoires troyennes avec la même circonspection que celle des lecteurs de la Renaissance<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir REY, Agapito et GARCIA SOLALINDE, Antonio : *Ensayo de una bibliografía de las leyendas troyanas en la literatura española*, Bloomington : Indiana University, 1 942, page 9.

<sup>2</sup> L'auteur emprunte aux histoires troyennes : « Yo tomé esta invención de Guido de Colupna, aquél que trasladó la *Estoria Troyana* de griego en latín, el qual en la primera parte d'ella escribió los gestos e obras de los griegos e troyanos que en la conquista e defensión de Troya se acaesçieron », *Generaciones y semblanzas*, Madrid, Cátedra, 1 998, pages 67. Quant à son opinion sur l'œuvre de Corral, elle est la suivante : « La primera, porque algunos que se entremeten de escribir e notar las antigüedades son onbres de poca vergüeña e más les plaze relatar cosas estrañas e maravillosas que verdaderas e çiertas, creyendo que non será avida por notable la estoria que non contare cosas muy grandes e graves de crer, ansí que sean más dignas de maravilla que de fe, como en otros nuestros tienpos fizo un liviano e presuntuoso onbre, llamado Pedro de Corral en una que se llamó *Corónica Sarrazina*, otros la llamavan *del Rey Rodrigo*, que más propiamente se puede llamar trufa o mentira paladina, por lo qual si al presente tienpo se platicase en Castilla aquel muy notable e útil ofiçio que en el tienpo antiguo que Roma usava de grant poliçia e çivilidad, el qual se llamava çensoria, que avía poder de esaminar e corregir las costunbres de los çibdadanos, él fuera bien digno de áspero castigo », *Ibid.*, pages 60- 61.

<sup>3</sup> « Pero, por cierto, en toda la su grande historia (celle de Tite- Live) no se hallará ninguno de aquellos golpes espantosos, ni encuentros milagrosos que en las otras historias se hallan, como de aquel fuerte Héctor se recuenta, y del famoso Achilles, del esforçado Troilos y del valiente Ajaz Thalamón, y de otros muchos de que gran memoria se haze, según el afición de aquellos que por escripto los dexaron. Assí éstas como otras más cercanas a nos de aquel señalado duque Godofré de Bullón en el golpe de espada, que en la puente de Antiocho dio y del turco armado, que cuasi dos pedaços fizo seyendo ya rey de Jherusalem. **Bien se puede y deve creer aver avido Troya, y ser cercada y destruida por los griegos, y assímesmo ser**

Tous les lecteurs, au XV<sup>ème</sup> siècle, n'ont pas le même recul que Montalvo. Ils disposent d'une série de chroniques ou d'œuvres de fiction<sup>4</sup> et de traductions de la *Historia destructionis troiae* de Guido delle Colonne<sup>5</sup>. Ils peuvent également lire l'œuvre d'un mystérieux historien, Leomarte peut-être, qui écrit des *Sumas de historia troyana*, en se réclamant de l'*auctoritas* de Benoît de Sainte-Maure, d'Alphonse X et de Guido<sup>6</sup>.

On le voit donc bien, ce pan de matière antique a inspiré les écrivains, en majorité des historiens, en même temps qu'il est parvenu à susciter la curiosité des lecteurs. Pourtant, aucun des livres cités ne se réclame directement d'Homère. La raison de cette absence tient en peu de mots : d'une part, l'accès à l'*Illiade* est très tardif et, d'autre part, son auteur est trop poète, pas assez historien et donc peu crédible. Sans pour autant le mépriser<sup>7</sup>, on lui préfère quand même des versions affadies ou des témoignages plus ou moins directs qui contribuèrent aux succès de Benoît, de Guido, ou des deux soldats affirmant avoir pris part aux combats et ayant pris le soin de coucher par écrit leurs témoignages, Darès le Phrygien et Dictys le Crétois.

Le poète et futur chroniqueur royal Juan de Mena est le premier à disposer d'une traduction de l'*Illiade* qu'il traduira en castillan en l'intitulant *Sumas de la Yliada de Omero*<sup>8</sup>, que l'on ne peut dater avec précision mais que l'on situe dans les derniers moments

**conquistada Jherusalem con otros muchos lugares por este Duque y sus compañeros, mas semejantes golpes que éstos atribuyámoslos más a los escritores, como ya dixé, que aver en efecto de verdad passados** », *Amadís de Gaula*, édition de Juan Manuel Cacho Blecua, Madrid, Cátedra, 2 004, 2 tomes, pages 222- 223, tome 1. C'est nous qui soulignons.

<sup>4</sup> Ceux qui ont écrit sur la matière troyenne sont Lucas de Tuy, Rodrigo Jiménez de Rada, Alphonse X, sans oublier les auteurs anonymes de la *Historia troyana polimétrica* et du *Libro de Alexandre*.

<sup>5</sup> Ce sont les traductions de Jacme Conesa en catalan (XIV<sup>ème</sup> siècle), de Fernández de Heredia en aragonais (XIV<sup>ème</sup> siècle) et de Pedro de Chinchilla en castillan (XV<sup>ème</sup> siècle).

<sup>6</sup> Voir ROUBAUD, Sylvia : *Le roman de chevalerie en Espagne. Entre Arthur et Don Quichotte*, Paris : Honoré Champion, 2 000, pages 61- 72.

<sup>7</sup> Ernst Robert Curtius écrit : « En réunissant dans une même « école » ces six auteurs choisis dans le Parnasse antique, Dante nous donne l'image que le Moyen Age se faisait de l'Antiquité. Homère, l'illustre ancêtre, n'était à cette époque guère plus qu'un grand nom, car pour le Moyen Age, l'Antiquité, c'était avant tout l'Antiquité latine : mais il fallait quand même citer ce nom. Sans Homère, il n'y aurait pas eu d'*Eneïde*, sans la descente d'Ulysse dans l'Hadès, pas de descente de Virgile aux Enfers, et sans cette dernière, pas davantage de descente de Dante », *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris : Presses Pocket, 1 991, page 54. Homère n'avait donc qu'un succès d'estime (voir *Le roman de chevalerie...*, *op. cit.*, pages 61- 64).

<sup>8</sup> GONZALEZ ROLAN, T., DEL BARRIO VEGA Ma. F., LOPEZ FONSECA A. : *Juan de Mena, La « Iliada » de Homero (Edición crítica de las « Sumas de la Yliada de Omero y del original latino reconstruido, acompañada de un glosario latino- romance)*, Madrid : Ediciones Clásicas, 1 996. Désormais, nous désignerons l'œuvre SYO.

d'écriture du *Laberinto de Fortuna*, soit dans les années 1443-1444<sup>9</sup>. Sa mise en prose<sup>10</sup> n'est cependant pas une traduction de l'*Illiade* d'Homère mais de l'*Ilias Latina* du Ier siècle après Jésus-Christ, qui est un résumé de l'œuvre grecque. Le grand intérêt du livre de Mena est que l'auteur fait confiance à Homère, ce qui n'était pas le cas des écrivains qui l'ont précédé. Nous retrouverons cette approche et cette confiance en 1456, chez Alfonso de Palencia, successeur de Mena, qui s'inspirera de la *Batrachomyomachie*, la bataille des rats et des grenouilles, alors attribuée à Homère, pour écrire la *Batalla campal de los perros contra los lobos*, la bataille des chiens et des loups<sup>11</sup>. Il y a là un projet d'écriture-partagé, nous en reparlerons, avec le marquis de Santillana. Dans la deuxième partie du XVème siècle, a donc lieu une tentative de réhabilitation de l'autorité d'Homère qui, comme nous allons le voir, est liée à l'apparition d'un certain monde animal tant chez Mena que chez Palencia.

\*

\* \*

Lorsqu'il traduit, met en prose et adresse les *Sumas* à son destinataire, le roi Jean II, Juan de Mena contribue à la construction de l'édifice nouvellement entamé à l'initiative du monarque. C'est ainsi bien le souverain qui désire que la traduction d'Homère soit faite et qui, dans cette perspective, demande à Alfonso de Cartagena d'intervenir auprès de l'humaniste lombard Pietro Candido Decembri pour obtenir sa traduction latine de l'*Illiade*- en réalité, celle des livres I à IV et X-, préparée aux alentours de 1442<sup>12</sup>. Le livre finira alors dans l'importante bibliothèque d'Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillana, qui insistera auprès de son fils, Pedro González de Mendoza, pour qu'il le traduise, ce qui sera effectué

---

<sup>9</sup> SERES, Guillermo : « La *Ilíada* y Juan de Mena : de la *breve suma* a la *plenaria interpretación* », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, XXXVII, 1989, pages 119-141, page 124.

<sup>10</sup> María Rosa Lida de Malkiel revient sur la désapprobation célèbre de Menéndez Pelayo au début du XXème siècle, celui-ci qualifiant Mena de pire prosateur de son temps: « Pesa sobre Mena prosista la rotunda condena que Menéndez Pelayo expresó repetidamente : « Sigue tan extraviada dirección, (la de Enrique de Villena) Juan de Mena, que considerado como prosista es de lo peor de su tiempo », *Juan de Mena poeta del prerrenacimiento español*, México : El Colegio de México, 1984, page 127.

<sup>11</sup> *Dos tratados de Alfonso de Palencia*, édition de Antonio María FABIE, Madrid : Librería de los Bibliófilos, 1876. Nous désignerons désormais l'œuvre *BC*.

<sup>12</sup> SERES, Guillermo : « La *Ilíada* y Juan de Mena... », *art. cit.*, page 121.

entre 1 446 et 1 452<sup>13</sup>. L'examen approfondi de la bibliothèque du marquis révèle également que celui-ci avait en sa possession des livres de Fernández de Heredia, traducteur de Guido<sup>14</sup>.

Progressivement, un nouveau projet d'historiographie troyenne nettement lié aux traductions italiennes, soutenu par le roi et représenté par Mena et le marquis de Santillana, se met en place. Un principe fondateur sous-tend l'édifice : les vénérables autorités d'antan ne pouvant plus cohabiter avec une source- l'*Illiade* d'Homère- non pas inédite mais récente dans sa traduction, un regard neuf doit être porté sur la matière troyenne, faisant l'économie de Guido qui fera les frais de ce changement de cap. En définitive, de tels choix corroborent la distinction de María Rosa Lida de Malkiel entre un Moyen Age avant tout didactique- représenté ici par Guido- et une Renaissance désintéressée et attirée par l'esthétique<sup>15</sup>.

L'amplitude de ce projet d'écriture se mesure à la variété des animaux présents dans le prologue. Celui-ci s'engage notamment sur des sentiers politiques, ce qui lie bien les *Sumas* à leur contexte d'écriture. Les premières paroles de Juan de Mena sont adressées au souverain Jean II, destinataire des *Sumas*<sup>16</sup>. L'auteur rend hommage au roi en feignant que des visiteurs étrangers se présentent à lui, accompagnés d'animaux et avec des minéraux dont ils lui font cadeau :

« Vienen los vagabundos aforos, que con los mapales y casas movedizas se cobijan desde los fines de la arenosa Libia, dexando a sus espaldas el monte Atalante a vos presentar **leones** iracundos. Vienen los de Garamanta y los pobres araxes concordés en color con los etíopes por ser vezinos de la adusta y muy caliente zona a vos ofreçer los **tigres** odoríferos. Vienen los que moran çerca del bicorne monte Bromio y açechan los 20 quemados espiráculos de las bocas çirreas, polvorientas de las çenizas de Fyton, pensando saber los secretos de los tripodas y fuelan la dessolada de Thebas a vos traer **spyngos**, bestias cuestionantes. Trahen a vuestra alteza los orientales indios los **elefantes** mansos con las argollas de oro, cargados de leños aloes, los quales la creçiente de los quatro ríos por grandes aluviones de allá donde manan destorpa y somueve. Tráenvos estos mesmos los relumbrantes piropos, los nubíferos acatres, los duros diamantes y los claros rubíes y otros diversos linajes de piedras, los quales la çircundança de los

<sup>13</sup> GOMEZ REDONDO, Fernando : *Historia de la prosa medieval castellana*, Madrid : Cátedra, 2 002, tome III, pages 2 734- 2 735.

Voir l'édition de SERES Guillermo : *La traducción en Italia y España durante el siglo XV. La « Ilíada en romance » y su contexto cultural*, Salamanque : Ediciones Universidad de Salamanca, 1 997.

<sup>14</sup> Voir SCHIFF, Mario : *La bibliothèque du Marquis de Santillane*, Paris : E. Bouillon, Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes 153, 1 905 ainsi que CATEDRA Pedro María : « Sobre la biblioteca del Marqués de Santillana : la *Ilíada* y Pier Candido Decembrio », *Hispanic Review*, LI, 1 983, pages 23- 28.

<sup>15</sup> « Pues bien : las dos actitudes- la didáctica, utilitaria, propia de la Edad Media, y la desinteresada, estética, propia de la Edad Moderna- están atestiguadas en los escritos de Mena, bien que la moderna predomina sobre la medieval », *Juan de Mena...*, *op. cit.*, page 532.

<sup>16</sup> « Al muy alto y muy poderoso príncipe y muy humano señor don Johan el Segundo, por aspiraçón de la divinal graçia muy digno rey de los reinos de Castilla y de León *et caetera*.. Vuestro muy humilde y natural siervo Joan de Mena, las rodillas en tierra, beso vuestras manos y me recomiendo en vuestra alteza y señoría. », *SYO*, page 100.

solares rayos en aquella tierra más bruñe y clarifica. Vienen los de Syria gente amarilla de escudriñar el tybar, que es fino oro en polvo, a vos presentar lo que escarvan y trabajan. Traévos, muy exçelente Rey, los frios setentrionales que beven las aguas del ancho Danubio y aun del elado Reno, y sienten primero el boreal viento, cuando se comiença a mover, los **blancos armiños** y las finas **martas** y otras pieles de bestias diversas, las quales de la muy secreta sagaçidad de la naturaleza, por guardarlas de la grande intemperança del frior, en aquellas partes de más espesso y mejor pelo puebla y provee. »<sup>17</sup>

L'on peut aisément supposer qu'aussi bien les lions que l'hermine sont une allusion en forme de coup de chapeau à la monarchie castillane. Grâce au sphinx, l'on retrouve une trace de la matière thébaine qu'Alphonse X avait insérée dans la *General Estoria*. Juan de Mena et le marquis de Santillana n'avaient-ils pas repris l'histoire thébaine ailleurs ?<sup>18</sup> C'est certainement au *Lapidario* du même Alphonse X que l'on doit les références aux pierres précieuses. L'on retrouve aussi une allusion aux éléphants, très mal connus des hommes du Moyen Age occidental pour qui l'éléphant, à cause de son poids, ne pouvait se relever d'une chute. La présence de ces animaux nobles et racés ainsi que celle de leurs maîtres, tous étrangers, la valeur des diamants et des rubis, contribuent à l'hommage rendu au roi en même temps qu'elles confirment le respect et l'admiration qu'il inspire.

Mena, lui, prend ensuite la parole et s'exprime en son nom. L'écrivain explique qu'il ne vient pas de terres lointaines et exotiques mais plus modestement de Cordoue<sup>19</sup>. Les *Sumas*, son présent, n'en sont pas pour autant moins estimables même s'il n'en est pas le véritable auteur :

« Pero yo a vuestra alteza sirvo agora por el contrallo, ca presento lo que mio no es, bien como las abejas roban la sustancia de las flores mellifluas de los huertos agenos y la trahen a cuestras y anteponen a la su maestra. Bien así yo muy poderoso Rey, uso en aqueste don y presente, ca estas flores que a vuestra señoria aparejo presentar, del huerto del grand Omero, monarca de la universal poesia, son. »<sup>20</sup>

L'analogie est plutôt belle : l'abeille butine les fleurs d'un jardin pour en faire du miel comme Juan de Mena se sert de l'œuvre d'Homère. Mais, à bien y réfléchir, l'image n'a pas uniquement trait à la création, elle en vient même à représenter le véritable hommage du poète au roi en même temps qu'elle contribue à asseoir l'autorité de ce dernier. L'on peut ainsi lire dans le *Libro del tesoro*- version castillane de l'encyclopédie du XIIIème siècle du florentin Brunetto Latini, qui traite, notamment, de la nature et qui propose un bestiaire étoffé- des passages relatifs aux abeilles, au sens politique et idéologique clair : le roi (sic) des abeilles

<sup>17</sup> *Ibid.*, pages 101- 102. C'est nous qui soulignons.

<sup>18</sup> Voir *Le roman de chevalerie...*, *op.cit.*, page 58.

<sup>19</sup> « Vengo yo, vuestro humil siervo natural, a vuestra clemençia benigna, no de Ethiopia con relumbrantes piedras; no de Syria con oro fulvo, ni de Africa con bestias monstruosas y fieras. mas de aquella vuestra cavallerosa Córdoba. », *Ibid.*, page 102.

<sup>20</sup> *Id.*

est celui que la nature a choisi<sup>21</sup> ; son autorité, jamais remise en question, est respectée par la ruche dont il dispose entièrement<sup>22</sup> ; il donne à chacune des abeilles une place et un rôle<sup>23</sup>. Il est tentant de faire le rapprochement avec le règne de Jean II et d'y voir le souhait d'une meilleure organisation du royaume. Cette ambition relève du vœu pieu. Il reste que la rencontre de deux projets- l'un littéraire et historiographique, l'autre politique- met en lumière une coïncidence destinée au monarque : l'on certifie les qualités d'historien d'Homère et l'on assoit l'autorité royale dans un seul et même élan.

Juan de Mena n'a plus qu'à détailler son projet. Après avoir fait part des affres du traducteur accablé par les tourments de la translation, exercice par essence incommode et frustrant, il peut critiquer à loisir Guido delle Colonne. Les accusations- longues, à charge- s'achèvent par un jugement sans appel :

« Assi he dilatado, muy bienaventurado señor, hasta aquí en los loores de Omero a dos fines: por dañar y destruir, si pudiese, los dichos que Guido escrivio en ofensa de Omero, y aún lo más principal. por causar a los lectores nuevo amor y devoción con las altas obras d'este actor. »<sup>24</sup>

L'ambition- limpide- des *Sumas* transparaît dans cette charge violente. Il faut oublier Guido pour de bon et le bannir à tout jamais. De l'histoire ancienne, en somme.

\*

\* \*

Juan de Mena décède en 1456 et sa disparition laisse vacante la place de chroniqueur royal. Le poste suscite l'intérêt d'Alfonso de Palencia lequel, afin de montrer ses aptitudes d'historien, se livre à un exercice- la *Batalla campal*, fable allégorique écrite tout d'abord en

<sup>21</sup> « Mas es lie<n> aq<ue>l q<ue> nat<ur>a da sig- no de nobleza q<ue> es gra<n>t e mas bello e de mjllor vida e de a- q<ue>l fan Rey e senyor delas o- tras », LATINI, Brunetto : *Libro del tesoro*, transcription de Dawn Prince, ADMYTE II, 147.

<sup>22</sup> « Mas la b<ue>na volu<n>tat q<ue> ya tura l<e>s da e las } fa amabl<e>s e obedie<n>tes a lur seny- or ental man<er>a q<ue> nj<n>gu<n>a no sal- le de su casa ent<r>o` q<ue> su senyor ne salle e q<ue> el p<re>nga la senyoria de volar alla do le plazia % mas las nueuas Abellas no se osan posar deua<n>t lur senyor ent<r>o` q<ue> es assentado alla do el q<u>i`er de- pu<e>s asie<n>tan se enderedo<r> del e assi va<n> dilige<n>t me<n>t todas », *Id.*

<sup>23</sup> « et sa-b<e>t q<ue> los oficios son ent<re> ellas dep<ar>tidos de q<u>a`l q<u>i`er cosa cada vna deue s<er>ujr por q<ue> vnas p<er>- caÁa<n> la vianda e ot<r>a`s g<u>a`rda<n> la mjel ela cera elas pue<r>tas de mjel ela cera elas pue<r>tas de sus casas e las ot<r>a`s cosiran el } && mudamje<n>t del t<iem>po elas vias delas nuu<e>s las otras tira<n> la Áera delas flor<e>s elas ot<r>a`s culle<n> la Rosada por desus las flor<e>s q<ue> despu<e>s sdeuje- ne mjel colant e aualla<n>t por los forados q<ue> son alla dent<r>o` », *Id.*

<sup>24</sup> *SYO*, page 108.

latin par Palencia puis traduite en castillan par ses soins- grâce auquel il fait étalage de ses qualités d'historien et d'écrivain. Son livre, que l'on estime contemporain de la date du décès de Mena<sup>25</sup>, ne peut être lu différemment :

« Et yo cobdiçando seguir, o muy valeroso varon (le destinataire de l'oeuvre, Alfonso de Olivares), el camino y dotrina de tan grand cabdillo (Homère), antes que pusiese la péñola en escribir los fechos de España, quise someter á tu sábia enmienda lo que sobre la guerra cruel entre los lobos i perros avida conpuse. »<sup>26</sup>

Pourtant, comme l'écrit Palencia dans un prologue écrit initialement en latin, adressé à Alfonso de Olivares, et traduit en castillan en même temps que l'oeuvre à la demande d'Alfonso de Herrera, son oeuvre possède un sens qu'il faudra que son lecteur puisse décrypter. Malheureusement, il ne nous donne pas de précision concernant ce décryptage laissant le sens à la clairvoyance d'Alfonso de Olivares :

« Et desde agora pierdo la dubda que del todo entenderás que significan los lobos, i que es lo que pensaron i fizieron los perros , i que con sus engaños cobdiçava concluir la raposa; i por esto escogí a ty solo, cuya prudencia dentro situada en el entender muy maduro me tengo por dicho, que ligeramente comprehende qualesquier figuras de moralidades. »<sup>27</sup>

Il en résulte que l'interprétation de la *BC* aujourd'hui peut nous échapper et, qu'en tout cas, son contenu se prête à diverses gloses<sup>28</sup>. La *batalla* débute en Andalousie où les loups Harpaleo et Pançerion, partent en expédition. N'écouter pas les conseils de son ami, Harpaleo périt, attaqué par les chiens. Les autres loups décident alors de se venger en menant une guerre qu'ils estiment juste, contre les chiens :

« Despues que Gravaparon estas cosas acabó de dezir, Antartón engrandeció su sentançia con muchos loores, i despues de su confirmacion, todos los lobos dieron un grand aullido, diziendo: fágase, fágase; prestossomos, ore, á lo que mas te pluguiere, mayormente nos viene en placer tomar batalla contra naturales enemigos nuestros. »<sup>29</sup>

Les chiens- prévenus par la renarde Cadina-, se réunissent et décident d'entrer dans la bataille, la guerre étant également juste à leurs yeux. Les bergers sont au courant du conflit imminent ;

<sup>25</sup> TATE, Robert Brian : « Political allegory in fifteenth century Spain : a study of the *Batalla campal de los perros contra los lobos* by Alfonso de Palencia (1 423- 92) », *Journal of hispanic filology*, vol. 1, III, 1 977, pages 169- 186, page 171.

BALCELLS DOMENECH, José María : « Alfonso de Palencia y la epopeya burlesca », *Actas del I congreso nacional de latín medieval*, Universidad de León, 1 995, pages 237- 243, page 237.

<sup>26</sup> *BC*, page VI.

<sup>27</sup> *Ibid.*, page VII.

<sup>28</sup> Nous les éviterons et nous ne mentionnerons que la solide interprétation de Tate : Palencia traite de luttes au sein de l'aristocratie qui secouent la Castille et l'Andalousie des années 1 440- 1 450 en même temps qu'il pointe du doigt le sentiment anti-nobiliaire qui s'est fait jour dans la ville de Séville (« Political allegory... », *art. cit.*, page 185).

<sup>29</sup> *BC*, chapitre XII, page 43.



ils nourrissent alors les chiens afin de favoriser leur victoire et d'être enfin débarrassés des loups. Les deux camps trouvent des alliés étrangers puis la bataille a lieu. Celle-ci s'achève sans vainqueur ni vaincu et les deux chefs décident de mettre un terme au conflit :

« Ya el sol iba en el Occidente, cuando arredrada cada una de las partes por algund tanto de espacio con el ánsia de las feridas, tomaron por postrimero conseio no buscar mas su perdimiento i destruicion aquel dia. »<sup>30</sup>

Profitant de l'absence des chiens, des loups vont voler les brebis d'un troupeau, qui servent de festin.

Quelle que soit la signification que Palencia a voulu donner à son livre et à propos de laquelle débattent les critiques, ce qui est clair est que son œuvre, tout comme le prologue de Mena, s'inscrit dans la lignée des textes qui se rattachent aux fables et aux *exemplos* castillans. Cet héritage n'est sans doute pas direct et les auteurs ne s'en réclament pas, tendant au contraire à dignifier leur œuvre en rattachement à celle d'Homère. Nous dirons avec Madeleine Pardo qu'il ne s'agit pas d'animaux de fables qui descendraient des bestiaires moralisés. Ni les tigres ou les lions de Mena ni les chiens et les loups de Palencia n'ont vocation à être des bêtes qui figurent dans les *cuentos* et les *exempla* des bestiaires moralisés<sup>31</sup>. Tout au plus peut-on dire que, dans la *BC*, le vieux loup s'apparente à Nestor ou que Halipa est peut-être une sorte d'Hector mais l'essentiel n'est pas là ; l'essentiel c'est l'hommage que deux chroniqueurs rendent à Homère.

C'est ainsi que, dans le prologue, Alfonso de Palencia admet sa dette envers Homère- il a vraisemblablement connu la *Batrachomyomachie* par le biais de la traduction latine de Carlo Marsuppini<sup>32</sup> :

« Fizo lo semeiante el muy artificioso i muy grande Homero sabidor en todas las artes, el qual antes que començase escribir la Iliada, muy fondo piélago de grandes y maravillosas batallas, compuso la guerra de las ranas i mures, sin dubda contienda entre animales viles, mas no con vil péñola escrita. »<sup>33</sup>

Nous voilà une nouvelle fois ramenés vers l'Italie, où Palencia s'est formé<sup>34</sup>. Bien que séduisante, la lecture de la *Batalla campal* comme parodie des *Sumas* de Mena ou d'une chronique troyenne doit être rapidement écartée car à aucun moment Alfonso de Palencia

<sup>30</sup> *Ibid.*, chapitre XXXIII, page 95.

<sup>31</sup> Il faut renoncer « à voir dans les animaux de cette fable des sortes d'*universaux* héritiers des définitions des bestiaires moralisés », PARDO, Madeleine : « La *Batalla campal de los perros contra los lobos* », *L'historien et ses personnages. Etudes sur l'historiographie espagnole médiévale*, Annexe des Cahiers d'Etudes Hispaniques Médiévales, Lyon : ENS Editions, 2 006, pages 237- 259, page 253.

<sup>32</sup> Qui décédera en 1 453, « Political allegory... », *art. cit.*, page 177 note 9.

<sup>33</sup> *BC*, page VI.

<sup>34</sup> *Historia de la prosa...*, *op. cit.*, tome IV, page 3 508.

n'entrevoit l'intention parodique de la *Batrachomyomachie*. Cependant, cet hommage à Homère comporte des points de convergence mais aussi des différences chez Mena et Palencia.

D'une manière générale, nous remarquerons qu'il y a une première convergence entre Mena et Palencia puisque celui-ci, à son tour, se réclame d'Homère, ce qui confirme le rôle de modèle d'historien que Mena avait accordé à l'auteur de l'*Iliade*. Formellement, les emprunts sont plus flagrants. Dans les deux cas, il s'agit d'une traduction d'un original latin, même si Mena traduit un autre auteur là où Palencia se traduit lui-même. Cependant, la coïncidence mérite d'être soulignée, les deux livres comportent chacun un prologue puis trente-six chapitres<sup>35</sup>. Les deux auteurs se réclament d'Homère mais là où Juan de Mena préférait l'*Ilias latina*, Alfonso de Palencia a un penchant pour la *Batrachomyomachie*. Le choix de Palencia est judicieux : d'une part, il se situe dans la lignée de Mena à qui il veut succéder, en ancrant son livre dans le courant homérique; d'autre part, Palencia se distingue par ses propres qualités d'écrivain et d'historien en évitant d'écrire une histoire troyenne supplémentaire.

Chez Palencia, en revanche, il n'y a ni mention ni critique de Guido ou d'autres autorités que Mena jugeait trop anciennes. Ceci tendrait à soutenir, même si c'est une nouvelle fois Homère qui est mis en avant, la théorie selon laquelle l'entreprise est, cette fois-ci, toute personnelle. Par conséquent, soit l'autorité d'Homère s'est imposée en quelques années, passant de l'Italie à la Castille, alors que pendant des siècles elle était secondaire ; soit, le poète grec devient aux yeux de Palencia le moyen d'accéder à une charge et n'est plus une fin. L'essentiel est néanmoins préservé. Si, parmi tant d'interprétations contradictoires, notre seule certitude est d'avoir sous les yeux un livre dans lequel l'auteur s'exerce à l'écriture de l'histoire, le modèle invoqué n'est pas neutre. En effet, même si les projets de Mena et de Palencia diffèrent, l'autorité d'Homère comme historien est assurée. D'ailleurs, l'on assiste à une assimilation progressive de son œuvre par Mena et Palencia puisque si le premier s'intéressait au fond de l'*Iliade*- en réalité l'*Ilias latina*- sans en respecter la forme poétique qu'il avait pris soin de mettre en prose, le deuxième s'attachait à la forme sans en respecter le fond<sup>36</sup>. Il y a donc une complémentarité entre les deux auteurs, l'un- Alfonso de Palencia-, se situant par rapport à l'autre- Juan de Mena. Le succès d'une telle entreprise ne se fit pas attendre et Palencia devint chroniqueur royal d'Henri IV, successeur de Jean II, le 6

---

<sup>35</sup> La *BC* offre deux prologues : celui l'œuvre latine et de sa traduction. La *despedida* de Palencia constitue le trente-sixième chapitre.

<sup>36</sup> Les différences entre la *BC* et son modèle ont été établies par Robert Brian Tate dans « Political allegory... », *art. cit.*

septembre 1456<sup>37</sup>. Comme Homère, Palencia vient de faire ses preuves d'historien et d'écrivain : il peut désormais envisager les futures *Décadas*, son œuvre magistrale.

\*

\* \*

En 1490, la *Crónica troyana* anonyme sort de l'atelier de l'imprimeur Juan de Burgos. Réimprimée quinze fois jusqu'en 1587, son succès est considérable surtout si l'on considère la situation des *Sumas* de Mena, imprimées une dernière fois à Valladolid, en 1519 puis oubliées<sup>38</sup>. La *Crónica troyana*, de laquelle les animaux sont absents, ne comporte plus la moindre trace du projet d'écriture de Mena : Homère est à nouveau relégué au second plan, les sources de la chronique se nomment Guido et Leomarte ; nous voilà revenus aux sources et à la conception de l'historiographie troyenne de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. L'hypothèse qui pourrait éclairer les raisons du succès de la *Crónica troyana* est la suivante. En cette fin du XV<sup>e</sup> siècle, le contexte politique a changé et la mobilisation des forces nécessaires à l'achèvement de la reconquête par les rois catholiques passait par la divulgation de récits exemplaires comme ceux de la *Crónica troyana* où se mêlent l'historique et le chevaleresque et où s'affrontent deux armées, l'une européenne et l'autre asiatique, comme un écho à la guerre des chrétiens contre les maures. Ainsi, en se détournant de l'Italie et du projet de Mena pour revenir à des sources médiévales- Guido- et nationales- Leomarte-, l'auteur anonyme de la *CT* adapte sa chronique en fonction du contexte politique et des perspectives de sa réception<sup>39</sup>. Un nouveau projet d'écriture de l'histoire lié aux circonstances politiques se met ainsi en place. Il ne reste plus aux figures animales qu'à occuper d'autres secteurs de la production littéraire que celui qu'ont fugitivement développé les deux chroniqueurs de Jean II.

---

<sup>37</sup> « Political allegory... », *art. cit.*, page 171.

<sup>38</sup> *Ensayo de una bibliografía...*, *op. cit.*, pages 29- 32 pour la *Crónica troyana* et pages 40-42 pour les *SYO*.

<sup>39</sup> Voir notre travail en cours sur le traitement des sources et leur adaptation contextuelle au sein de la *CT*.